

Le Mercredi suivant, on remarqua autour de la table que l'appétit de Joey n'était plus digne de lui-même. On chuchota, on sourit. Chacun disait que ce miracle de Joey Laddle ne mangeant plus que comme un homme ordinaire, était produit par l'attente du plaisir qu'il se promettait à entendre chanter Mademoiselle Obenreizer. Et Joey Laddle, ayant écouté avec ravissement, se mit à répéter tout bas la fameuse phrase qui avait eu la semaine précédente, un si grand succès de gaieté dans l'auditoire : "Après cela vous pouvez tous tant que vous êtes aller vous coucher."

Mais les plaisirs simples et la douce joie qui animaient depuis quelque temps le Carrefour des Écloppés ne devaient pas avoir une longue durée. Il y avait une chose, une triste chose, dont chacun ne s'apercevait que trop bien depuis longtemps, et dont on évitait de parler comme d'un sujet pénible.

La santé de Wilding était mauvaise.

Peut-être Walter Wilding aurait-il supporté le coup qui l'avait frappé dans la plus grande affection de sa vie ; peut-être aurait-il triomphé du sentiment qui l'obsédait ; peut-être aurait-il fermé l'œil, à cette voix qui lui criait sans cesse : "Tu tiens dans le monde la place d'un autre et tu jouis de son bien ;" peut-être aurait-il défié et vaincu l'une de ces douleurs, l'un de ces deux tourments ; mais, réunis ensemble, ils étaient trop forts. Une homme, hanté par deux fantômes, est complètement terrassé. Ces deux spectres, — l'idée de celle qui n'était point sa mère et de celui qui était Wilding, le vrai Walter Wilding ; ces deux spectres s'asseyaient à sa table avec lui, buvaient dans son verre, et s'installaient la nuit à son chevet. Quand, pour se reprendre à la vie, il se retraçait l'affection dont l'entouraient dans sa maison ses subordonnés et ses serviteurs, il se disait que cette affection, il l'avait volée ; il se disait qu'il avait frauduleusement acquis le droit de les rendre heureux, car ce droit était celui d'un autre ; le plaisir que cet autre y trouverait, il le lui dérobait encore comme le reste.

Peu à peu, sous cette impression terrible qui lui déchirait le cœur, son corps s'affaissa. Son pas s'alourdit, ses yeux cherchaient la terre. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et malgré l'invitation des journaux, personne ne venait chez Bintreey réclamer son nom et son bien. La tête de Wilding s'égarait, et il en avait conscience. Il lui arrivait parfois que toute une heure, tout un jour s'effaçait de son esprit. Il se disait : "Qu'ai-je fait hier ?" et ne s'en souvenait plus. Sa mémoire se perdait. Une fois elle lui échappa justement tandis qu'il dirigeait les chœurs et battait la mesure. Il ne la retrouva que longtemps après au milieu de la nuit.

—Qu'est-il donc arrivé ?—demanda-t-il à Vendale.

—Vous n'avez pas été très-bien,—lui répondit celui-ci.—Voilà tout.

Et il n'en put tirer autre chose.

Un jour, enfin,—son association avec Vendale ne durait encore que depuis cinq mois,—il fut forcé de prendre le lit. Madamé Goldstraw, sa femme de charge, devint sa garde-malade.

—Puisque je suis couché, que vous me soignez, Madame Goldstraw,—lui dit-il,—peut-être ne trouverez-vous pas mauvais que je vous appelle Sally ?

—Ce nom résonne plus naturellement à mon oreille que tout autre,—fit-elle.—Et c'est celui que je préfère.

—Je vous remercie. Je crois que dans ces derniers temps j'ai dû éprouver certaines crises... Est-ce vrai, Sally ?... Oh ! vous n'avez plus à craindre de me le dire maintenant...

—Cela vous est arrivé, monsieur

—Voilà l'explication que je cherchais,—murmura-t-il.—Sally, Monsieur Obenreizer dit que la terre est si petite, qu'il n'est pas étonnant que les mêmes gens se heurtent sans cesse et se retrouvent partout... Voyez ! Puisque vous êtes près de moi, me voilà presque revenu aux Enfants Trouvés pour y mourir.

Il étendit la main vers les siennes. Elle la prit avec douceur.

—Vous ne mourrez point, cher Monsieur Wilding.

—C'est ce que Monsieur Bintreey m'assure ; mais depuis que je suis couché, j'éprouve le même calme, le même repos que jadis, quand j'étais heureux, au moment où j'allais dormir. En vérité, je m'endors aussi doucement que dans mon enfance, lorsque vous me berchiez, Sally, vous en souvenez-vous ?

Après un instant de silence, il se mit à sourire.

—Je vous en prie, nourrice, embrassez-moi,—dit-il.

Sa raison l'abandonnait tout à fait, il se croyait dans le dortoir de l'Hospice.

Sally, accoutumée naguère à se pencher sur les pauvres petits orphelins, se pencha vers ce pauvre homme, orphelin aussi, et le baisant au front : —

—Que Dieu vous protège !—murmura-t-elle.

Il rouvrit les yeux.

—Sally,—dit-il,—ne me remuez pas. Je suis très-bien couché, je vous assure... Ah ! je crois que mon heure est venue. Je ne sais quel effet ma mort va produire sur vous, Sally, mais sur moi-même...

Il perdit connaissance... et il mourut...

## CHAPITRE X

### DÉCLARATION

L'été et l'automne s'écoulèrent.

Comme de loyaux exécuteurs testamentaires Vendale et Bintreey avaient tenté tout ce qui pouvait être tenté pour découvrir le propriétaire légitime de la fortune qu'ils avaient entre les mains. Toutes les recherches avaient été inutiles. Le temps ou la mort n'avaient laissé aucune trace de l'enfant adopté.

Abandonnant bien malgré lui les intérêts du passé, Vendale se prit à songer avec une ardeur fiévreuse à ceux de l'avenir.

Des mois s'étaient écoulés depuis sa première visite à Soho Square, et jusqu'alors le seul langage dont il eût pu se servir pour faire comprendre à Marguerite qu'il l'aimait, avait été celui des yeux, fortifié quelquefois d'un rapide serrement de mains. Quel était donc l'obstacle qui s'opposait à l'avancement de ses espérances ? Toujours le même. Les occasions se présentaient en vain, et Vendale avait beau redoubler d'efforts pour arriver à causer seul à seul un moment avec Marguerite, toutes ses tentatives se terminaient par le même déboire et le même accident. A l'instant favorable Obenreizer trouvait le moyen d'être là.

Quelle pouvait être la cause de cette surveillance de tous les instants ? Son but était trop clair. Obenreizer empêchait sournoisement Vendale de faire sa cour à Marguerite. Mais quelle raison pouvait-il invoquer contre un si riche parti ? Incompréhensible conduite que celle d'Obenreizer !

Pour se l'expliquer à lui-même Vendale descendit au fond des choses ; il se souvint qu'Obenreizer était, après tout, un homme de son âge. Avec la promptitude jalouse des amants, il se demanda s'il n'avait pas devant lui un rival plutôt qu'un tuteur. Et pourtant, rien dans l'attitude d'Obenreizer vis-à-vis de Marguerite ne justifiait ce soupçon. Décidément ce suisse était un homme incompréhensible.

Que faire ? On était aux derniers jours de l'année, lorsque Vendale reçut un billet tout amical d'Obenreizer qui le conviait, à l'occasion du nouvel an, à un petit dîner de famille dans Soho Square. Notre amoureux crut enfin avoir rencontré un hasard providentiel, et il se jura, cette fois, d'en profiter.

Le dîner fut excellent, mais peu aimé. Marguerite et Vendale étaient absorbés dans leurs pensées. Mme Dor n'était pas causeuse. Tout le poids de la conversation retomba sur Obenreizer qui l'accepta bravement.

Il ouvrit et répandit son cœur.

—Je suis un étranger éclairé,—dit-il.

Et le voilà chantant les louanges de l'Angleterre !

—Examinez cette nation Anglaise. Quels hommes grands et robustes ! Quelle magnificence dans les édifices ! Quel ordre et quelle régularité dans les rues ! Admirez leurs lois qui combinent l'éternel principe de la justice avec cet autre éternel principe du respect et de l'amour des livres, des shillings, et des pence ? Vous avez séduit ma fille, allons ! des